

Michel Pleau

## J'AURAI BIENTÔT TON ÂGE

David, Ottawa, 2018, 56 p. ; 17,95 \$

Un livre des comptes affectifs, voilà ce que dépose Michel Pleau entre les mains des lecteurs avec *J'aurai bientôt ton âge*. Dédié « À la mémoire de [son] père, Arthur Pleau – 1922-1976 », ce court recueil revisite le lien filial, cet ancrage fondamental, et la part ombrageuse de sa perte à l'origine de l'élan d'écriture de l'auteur.



En cette année 2018, alors qu'il atteint lui-même l'âge auquel son père est mort, Pleau renoue avec le garçon endeuillé qu'il fut et retrouve l'émotion, le geste de ce temps : « [E]nfant / je ramassais le soleil / que l'été abandonnait / derrière la rue Saint-Vallier // je jouais à inventer le feu / qui garderait intact le langage // je collectionnais / toutes les voix // aujourd'hui encore elles m'éclairent ».

De ces voix en-allées désormais – une suite de l'ensemble intitulée « Pour saluer mon amie » rend aussi hommage à la poète Nicole Gagné, décédée en 2017 –, la plus marquante demeure celle du père, dont les inflexions auront servi de point cardinal au poète qui en témoigne sur le ton de la confiance : « [J]'aurai tout fait pour m'approcher / de ta voix / trouver refuge dans une parole / qui s'élèverait avec la mienne ». Du coup, ce « tombeau au père » que constitue *J'aurai bientôt ton âge* se double d'un hymne au pouvoir salvateur de la parole, s'érige en un monument à la poésie même.

Entre la jeunesse et l'âge adulte, entre le devoir de mémoire et la tentation de l'oubli, « l'ombre se souvient / du craquement de la lumière » et redessine, semble-t-il, les contours d'une vie dans le vif de son aventure : « [C]haque trait avance / à la manière d'un animal / dans la pulsation du papier », constate le poète alors qu'il refait son parcours « tel un décalque / dans l'effleurement des feuilles ».

Portée par une langue aussi simple qu'efficace, la parole de Michel Pleau recèle de nombreux vers qui, pris isolément, deviennent autant d'aphorismes propres à nourrir la réflexion tant ils nomment en une implacable sagesse l'ultime réalité de notre sort commun. « [L]es morts ne savent rien de la mort », observe-t-il, avant de révéler comme un enseignement ce qu'il retient de l'expérience intime qu'il a faite de la privation :

« [J]e sais que l'absence / est l'infini reflet de soi ». En somme, ce petit recueil est un grand livre qui nous invite à saisir et à goûter l'instant qui passe, en nous rappelant que « jour après jour le poème attend / là où vivre est un verbe plus lent ».

Bruno Lemieux

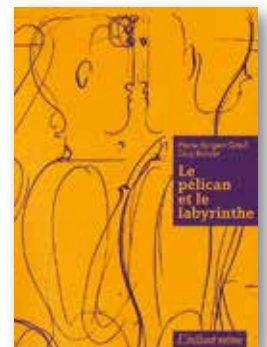
Hans-Jürgen Greif et Guy Boivin

## LE PÉLICAN ET LE LABYRINTHE

L'instant même, Québec, 2018, 249 p. ; 27,95 \$

C'est presque un roman d'horreur que viennent de publier Hans-Jürgen Greif et Guy Boivin, le troisième qu'ils signent en collaboration après *La bonbonnière*, en 2007, et *Le temps figé*, en 2012.

Jean-Loup Grozinski, originaire du nord de la France, a émigré au Québec à 21 ans pour fuir ses devoirs : le service militaire et la paternité, puisqu'il abandonne une femme et un fils qu'il ne connaîtra jamais. Sept ans plus tard, Hortense Guimond trouve en Jean-Loup le futur parfait mari : il est doux, calme, intelligent, et, pour elle qui désire des enfants mais craint les maladies liées à la consanguinité de son Saguenay natal, il importe qu'il soit étranger. En réalité, ils n'ont rien en commun : il s'intéresse à l'art, à la littérature, à la musique, tandis qu'elle ne se passionne que pour les enfants qu'ils ont ensemble. Hortense en voulait absolument six ; après le quatrième, alors qu'elle commence à manifester des signes de trouble psychique, et que Jean-Loup sombre dans une dépression nerveuse, il choisit de la quitter. Se sentant trahie, elle ne vivra plus désormais que pour exercer sa vengeance et détruire son mari « déserteur ». « J'aurais sa peau, juré, craché. » Tout le roman est constitué de l'exercice de cette haine qui la dévore et qui la conduit au bord de la folie, Hortense mettant toute son intelligence au service de sa volonté destructrice dirigée vers Jean-Loup, tout à la fois cherchant à manigancer pour mieux le ruiner, à le calomnier pour mieux l'humilier.



Le roman pousse à son paroxysme cette figure profondément symptomatique d'un matriarcat québécois aliénant, un peu à l'image de la mère reptilienne chez Victor-Lévy Beaulieu. Déjà dans *Orfeo*, un roman de 2003, Greif mettait en scène la signora, grande dame de la musique qui avait pris sous sa protection les deux principaux personnages du roman. Si la

signora s'éteint dès l'incipit, sa présence reste latente tout au long du roman, elle n'en finit pas de mourir : « Car elle vivait avec eux, une présence perceptible à tout moment ». Il en va de même avec Hortense auprès de ses enfants, et qu'un adjectif désigne mieux qu'aucun autre : toujours. Il est justement en italique à la page 90 : « Je veillerais sur lui, quoi qu'il arrive. *Toujours* », dit-elle au sujet de son fils aîné. Car cette femme, prétendant aimer ses enfants, croyant les protéger, s'immisce maladivement dans leurs affaires, entend contrôler leurs gestes et pensées, cherche à les manipuler afin de satisfaire sa haine contre celui qui l'a déçue. Une machine dérégulée, dévastatrice. L'horreur, il n'y a pas d'autres mots.

Les dernières pages, très belles, nous sortent enfin du cauchemar maternel. Le roman se termine sur un Jean-Loup fragile, qui, à près de soixante-dix ans, est diminué par la maladie de Parkinson, mais que la famille de son fils Éric reconforte. Il se souvient que, vingt ans plus tôt, il a fait la marche de Compostelle, et ce souvenir suffit à le rendre fier et heureux.

Dès les toutes premières pages, très efficaces, on sent la pleine maîtrise du métier, du sujet ; l'écriture court, coule, progresse comme une rivière poussée par les crues du printemps. Le rythme est d'une vivacité remarquable. C'est direct, immédiat comme un coup de poing, précis et terriblement bien ancré dans le réel, car aucun détail n'est laissé au hasard. À cet égard, on a reproché au roman d'accumuler les détails superflus, aux auteurs de ne pas avoir élagué. Mais c'est que le texte recherche volontairement un effet baroque, où « l'effet de réel » est atteint, saturé, par la profusion des détails, de sorte que la réussite tient à la saisissante capacité des auteurs de nouer tout cela ensemble, de *resserrer* cet univers cohérent autour de cette surabondance qui le constitue. Un roman très fort, habilement structuré, percutant.

François Ouellet

**Tahar Ben Jelloun**

**LA PUNITION**

Gallimard, Paris, 2018, 152 p. ; 24,95 \$

L'écrivain d'origine marocaine s'en est expliqué lors de la sortie de son livre : il a vécu, et très mal vécu, les événements à l'origine de ce récit. Cinquante ans après sa mésaventure, Tahar Ben Jelloun parvient aujourd'hui à raconter avec sérénité ce qui lui est arrivé avant de quitter le Maroc pour s'établir en France.

Les faits remontent aux années 1960, dans un Maroc gouverné d'une main de fer par le roi Hassan II. « C'est l'époque où des jeunes gens disparaissent, où l'on vit dans la peur, où l'on parle à voix basse en soupçonnant les murs de retenir les



phrases prononcées contre le régime. » Ben Jelloun n'a pas encore vingt ans. Il participe à une manifestation étudiante qui sera réprimée dans le sang, malgré ses visées pacifiques. Pire, il participe à une réunion de l'Union nationale des étudiants du Maroc. Avec 93 autres, coupables comme lui d'avoir offensé la royauté, il devra recevoir une punition.

Comme ses compagnons d'infortune, Ben Jelloun est convoqué au camp militaire d'El Hajeb. Aucune raison n'est fournie, personne parmi les appelés ne sait ce qui l'attend, mais il serait trop risqué de faire faux bond. Sous le couvert d'un service militaire soudainement requis pour défendre la patrie, les jeunes hommes seront en réalité retenus prisonniers pendant dix-neuf mois. Les officiers chargés de la détention profitent de la situation pour assouvir leur soif de violence. Les prisonniers sont humiliés, mal nourris, soumis à des conditions de vie exécrables et à des manœuvres aussi inutiles qu'épuisantes, mettant leur vie en danger à maintes reprises.

Le récit est mené avec sobriété et minutie. On sent à travers les descriptions au jour le jour la tension extrême entretenue chez les punis par le comportement barbare et imprévisible des gardiens. Les jeunes hommes ne sont pas tous également accablés par leur détention. Les politiques, membres de partis de gauche ou leaders étudiants, semblent en tirer une certaine fierté. D'autres ont l'air de s'habituer, sinon de prendre goût, au régime militaire. À l'inverse, l'un d'entre eux craque sous la pression et sera renvoyé dans sa famille, après avoir complètement perdu la raison. Un compagnon de chambrée, un berger, à qui Ben Jelloun emprunte occasionnellement une petite radio transistor écoutée à la dérobée, avoue que le camp, malgré la rudesse des geôliers, offre plus de confort que sa bergerie. Réunis contre leur gré, les punis ne créent pas de liens durables. Leur sort commun entretient une solidarité forcée, mais sans lendemain. « Se revoir ? Pourquoi ? Pour se rappeler les longues journées de tristesse, de fatigue et de malheur ? »

Submergé par un environnement hostile, le futur écrivain prend conscience de sa différence. Il souffre autant de la misère intellectuelle régnant chez les geôliers que des vexations physiques subies au quotidien. Il n'a de disposition ni pour obéir aveuglément, ni pour donner des ordres. Il a l'impression de mourir à petit feu. L'idée du suicide lui traverse l'esprit. Pourtant, une fibre en lui résiste. Enfin, après plus d'un an et demi, les prisonniers sont libérés, au compte-gouttes. Ben